

QUARANTAINE SUIVI D'UNE ÉCRITURE À LIRE À HAUTE VOIX.

Philippe Willemart

Invité par Ruth Escobar lors du Festival International du théâtre à São Paulo, la troupe belge connue internationalement, le PLAN K, jouait QUARANTAINE dans une mise scène de Frédéric Flamand au théâtre Galpão.

Frédéric Flamand est un des brillants disciples de Henri Chanal, admirateur de Grotowski. Jusqu'à Chanal, le théâtre belge d'expression française se limitait à une pratique de consommation et à une pratique culturelle ou culte des textes. Chanal, personnage extrêmement divers et contradictoire aimait autant le théâtre de corps que le théâtre de texte. (1) Dans la mise scène de QUARANTAINE, Flamand ignore la parole et joue avec des corps, des bulles de plastique, des colonnes de verre, des morceaux de scaphandre, des rames, des verres et un arrosoir. Dominé par le jeu strident d'un violon, les acteurs en blanc se meuvent pendant toute la pièce dans un décor lunatiques jouant sur une mauvaise lumière de projecteurs.

Reçu au son du violon aux notes aigües, le public découvre deux colonnes de verre dans lesquelles se trouve un acteur transpirant, et une immense bulle d'air à plat couvrant l'arrière-scène. Entre, ensuite, une petite bulle roulée par un acteur au dedans, scène à laquelle se succèdent différents jeux qu'il est presque impossible de remettre dans l'ordre et que j'énumère pêle-mêle: lutte d'un être à tête de bouche d'air de navire avec l'homme de la petite bulle qu'il finit par anéantir en avalant son enveloppe, déplacement des colonnes de verre et tentative de communication à travers un automate actionné par courps, jeu de rames sur l'immense bulle gonflée, lutte entre deux hommes fuyant un troisième armé d'une pierre à feu qui a son revers dans une autre scène où l'homme du feu est poursuivi à coups de rame par les deux autres au-dessus de la bulle, scène du scaphandre où les quatre

(1) — Lettres françaises de Belgique. Mutations. Archives du futur. Bruxelles ed. Universitaires, 1980. p. 12

acteurs armés de la tête, du bassin, de la poitrine ou du tube de respiration dansent frénétiquement au son de leurs doigts d'acier, scène du garçon où l'un brise des verres dans un morceau du scaphandre, scène de l'arrosage des colonnes de verre humaines, scène finale où tous rentrent dans la petite bulle du début, renaissante et qui les emporte.

Unique mot affiché —Quarantaine—, mot à significations multiples qui vont depuis l'isolement jusqu'à une variété de pommes de terre en passant par le plus de quarante.

Isolement, certainement. Des colonnes de verre qui enferment deux hommes. Deux bulles d'air: l'une ronde qui roule et l'autre, sa soeur immense, a la fois ocean, globe ou cerveau où, que ce soit dedans ou à la surface, luttent des hommes en blanc.

Hommes en blanc, en salopette et en bottes, semi-nus ou vêtus, disputant l'air, l'eau ou la chaleur. Blanc de l'isolement, immunisés contre les contacts interdits à ces hommes en quête du toucher.

Se touchant à travers la vitre, par la rame agressive ou le bruit scandé des doigts d'acier. Echangeant des têtes de cheminées, des poitrines ou des bassins de scaphandriers, ils ne se rejoignent que par la lutte, le bruit et l'automate.

Automate manipulé qui ne marche qu'actionné, outil d'une communication absurde qui monte, descend et, pareil à poupée mécanique, transmet sa froideur de robot à visage humain.

Images d'une civilisation?

Pas de paroles monde de corps et de choses, pas de langage sauf celui des objets. Rythme, danse au son du violon crissant —, rappel de la poésie antique ou rappel des leçons d'Artaud?

Cri de corps sans parole, sons des machines, battement de l'acier —hors langage, pas de salut— pas d'Oedipe, pas d'inceste, pas d'institutions, pas de désir, pas d'homme et pas de femme. Indifférenciation sexuelle, agressivité corporelle, unité seulement possible au niveau des corps, un dévorant l'autre ou la bulle d'air les dévorant tous.

Schizophrénie.

Autre monde au regard du public, au-delà, folie, ça ne rentre pas dans nos catégories, on n'y comprend rien. Asile?

Asile sans psychiatre (Mr. Lang est à l'horizon), ils se débrouillent pas mal ces fous! Entraide, jeux, recherche d'un rien, d'un son,

d'un air. Asile de Pinel ou miroir du public? Pulsions à l'état sauvage face au champ de l'Autre? La salle formait le monde réel. La rampe imaginaire ne séparait que des catégories de notre esprit: le rationnel et la folie, le raisonnable et l'incompréhensible. Rampe imaginaire qui recoupe notre monde qui isole si facilement le fou, le malade ou le prisonnier ou, mieux encore, monde qui n'en veut rien savoir, sous-entendu de l'inconscient, des rêves et des lapsus.

Quelle était donc cette pomme de terre géante qui se gonflait ou s'aplatissait, relayant la petite tubercule qui finira par emportes les personnages?

Océan? On rame dessus mais les scaphandres sont démontés et agités comme un corps morcelé comme s'il ne fallait pas respirer mais danser. La tête est une bouche d'air de bateau, voie d'inspiration ou d'expiration, gros nez qui supprime yeux, bouche et oreilles et qui fait de ces êtres des respirants essentiellement.

Pas de bouche aucun baiser, pas d'oreille aucune parole, pas d'yeux aucun regard. Sans regard pas de miroir sans langue pas d'articulation, que des corps aveugles respirants et sans nom s'échangeant des instruments, des morceaux de fer, des coups et des débris de verre somme si x était y ou z e y, x ou z. Pas d'individualité pas de sujets, des êtres, des corps.

Globe de verre? Cité suos verre immunisée, annonce des villes futures, loin de la pollution mais qui contenant le corps contient la mort.

Cerveau? Les circonvolutions formées par le vent y font penser, les êtres qui marchent dessus ou dedans, finissent par la réduire à une masse de plastique informe. Ils en sortent tout et lui préfèrent la petite bulle du début où tous rentrent pour sortir de scène, petite bulle qui roule bien gentille, cellule qui rappelle la cellule originelle de laquelle naissent les humains.

Retour au sein maternel, à l'objet perdu ou expression d'un désir profond qui anime les hommes?

Quarantaine, quarante personnes et quelques. En fait, quatre personnages, quatre et zéro quarante, autre arithmétique. Deux zéros, deux ronds, deux bulles. 4 0 o. Le quarte passe de O à o, trace une trajectoire possible de la pièce et nouvelle écriture de la quarantaine, hésitation du 4 entre le grand et le petit zéro, héros ou éros. L'héroïsme ne leur réussit pas fort à ces êtres blancs sans langue, ils préfèrent l'érogénéité de la première cellule où, tout sens, ils jouissent à quatre en roulant leur boule.

Quarantaine, car en Taine. Résonnance de la langue qui rappelle un fait de la langue et l'illustre "philosophe, historien et critique /.../ qui a essayé d'expliquer par la triple influence de la race, du milieu et du temps, les oeuvres artistiques et littéraires ainsi que les faits historiques" (Larousse)

Car en Taine, que trouve-t-on? Certainement pas l'inconscient freudien. Mort en 1893, il n'a pu lire *L'interprétation des rêves* publiée en 1900. La race, le milieu et le moment expliquent non pas l'homme mais l'oeuvre d'art et l'histoire.

La race belge, le milieu belge, le moment belge, ça existe? "Au pays de l'impossible identité" (2), vivent des assemblages de Wallons, de Flamands et de descendants de tous pays, réunis dans une même limite géographique, les frontières données par les grandes puissances en 1830.

La Belgique, l'immense bulle d'air où il est impossible de vivre en harmonie sinon renfermé chacun dans sa colonne de verre. On s'y communique par automate, autre nom du traducteur intérieur ou effectif utilisé dans les pourparlers. Déconnecté de son identité initiale —la petite bulle—, le Belge aspiré par la bête qui veut respirer, ne sait plus parler et ne se comprend que par la danse et le rythme; le reste du temps, il se déchire. Privé d'abord de sa langue originelle appelé autrefois dialectes wallons, flamands ou bruxellois, forcé d'utiliser des langues étrangères, le français et le néerlandais, bâtard forcé, le Belge vit toujours à côté de son identité. Privé du discours critique et d'une littérature ouverte à la vie réelle, le Belge rêve à sa petite bulle et croit au chacun pour soi alors que toutes sa richesse est dans l'entre-deux, entre la petite et la grande bulle. Si une parole vraie existait entre les communautés, la grande bulle intégrerait les petites dont l'intersection formerait la culture belge. Intersection ou entre-deux, pays de l'entre-deux plein de nuances allant de la France à l'Allemagne, richesse incroyable qui s'ignore, savoir non su, brèche qui ne demande qu'à être dite. Des individualités talentueuses, ça fourmille mais la Belgique, pays le plus imaginaire du monde (3), imaginaire sans culture propre, la belgiqtude n'existe pas encore pour "Car en Taine"

(2) — QUAGHEBEUR, Marc. Lettres belges de langue française. Europalia 80. Hall du Palais des Beaux Arts de Bruxelles. p. 5

(3) — KALISKY, René. La Quinzaine littéraire. Paris, n° 339, p. 11